

Florence, reprise - Dominique Garand

Alain Roy

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

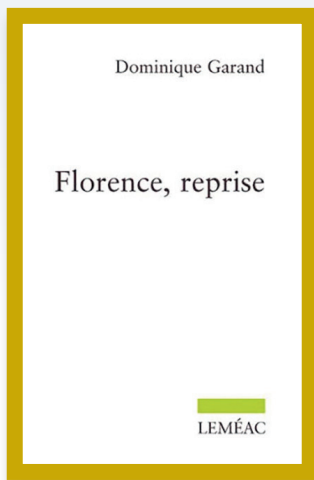
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (2020). Florence, reprise - Dominique Garand. *L'Inconvénient*, (80), 23–23.



Florence, reprise

Dominique Garand

Pierre Maureault, professeur d'histoire à la retraite, engage comme secrétaire un jeune Italien de passage à Montréal, un certain Roman Niquè Gaddi, à qui il confie le mandat de recueillir le récit de l'année mémorable qu'il a passée jadis à Florence, lorsqu'il était étudiant au doctorat et menait des recherches sur d'obscurs Québécois partis rejoindre à Rome les troupes des zouaves pontificaux à la fin du 19^e siècle.

Ce dispositif narratif est évidemment ludique et l'auteur multiplie les clins d'œil pour nous le faire savoir : le nom un peu curieux du narrateur est un anagramme parfait de Dominique Garand, et les jeux de miroir avec l'œuvre de Stendhal sont trop nombreux pour être le fruit du hasard – Maureault est un italianophile aussi passionné que l'auteur de *La chartreuse de Parme* ; comme lui, il dicte son « roman » à un secrétaire ; et comme lui, il cherche à élucider le mystère de la cristallisation amoureuse.

Maureault, cela dit, n'est pas que stendhalien ; c'est aussi « un Proust de Victoriaville », dixit lui-même. C'est-à-dire un Proust à la québécoise, pour qui la mémoire est mise au service de l'oubli et d'Éros : si Maureault cherche à revivre son année florentine, c'est pour se libérer d'un passé qui l'empêche maintenant d'aimer. Aux grands maux les grands remèdes : s'inspirant de Kierkegaard, Maureault applique le processus de la « reprise », et ce, avec succès, apprenons-nous dès les premières pages : « La reprise a accompli son œuvre. Je revis le sentiment d'amour que je croyais avoir perdu ! Le passé auquel je croyais devoir rester fidèle s'est détaché de moi comme une coquille vide. »

Grâce au récit que nous n'avons pas encore lu, Maureault retrouve donc l'amour et se libère de son passé. Nous pourrions en conclure que rien ne sert de nous y intéresser, mais c'est l'inverse qui se produit, comme si la fascination amoureuse du personnage s'était transférée en nous. Toute la tension narrative du roman repose sur cette

curiosité qui consume le lecteur, habité par le désir de connaître à son tour l'objet sublime de son amour.

À cela, bien sûr, il y a un prix. L'idylle ne s'offre pas au premier détour ; pour l'atteindre, il faut traverser l'épreuve de la quête et de l'attente. Telle est peut-être la plus grande leçon de ce roman subtil : il nous révèle toute la puissance de notre *désir d'idylle*, car c'est par la force de ce désir que nous revivons sans peine les mille et une errances de Maureault dans les rues de Florence, Bologne, Rome, Sienne et Venise, ses mille et une digressions sur l'art et l'histoire de l'Italie, et tous ses flirts avec Luisa, Rosa, Teresa et autres Carole. Comme tout amoureux, Maureault est un brin ridicule ; nous sourions devant l'autoportrait de ce disciple de Bataille, écartelé entre son idéalisme romantique et ses fantaisies perverses, jeune révolté qui souhaite « renaître » en quittant son Québec natal ; mais nous lui pardonnons volontiers son caractère frivole et ses impudeurs, car il sait se montrer lucide et profond lorsqu'il réfléchit au sens de la vie, nous parle du désir, de l'angoisse et de la mélancolie.

Ce n'est qu'au milieu du livre qu'apparaît la fameuse Chiara, celle que nous attendions depuis le commencement ; et ce n'est qu'aux dernières pages que nous assistons à « l'apothéose du rêve », que s'ouvre enfin la « porte du Paradis ». Sur la plage d'une baie secrète, les deux amants s'unissent sous les chauds rayons du soleil toscan. « Je pourrai mourir en me disant que j'ai connu la plus grande félicité », pense alors le jeune homme.

Est-il fou d'avoir sacrifié des décennies pour le souvenir de cet instant ? Peut-être, mais nous ne valons guère mieux, nous tous qui rêvons aussi du pur bonheur. ■

Alain Roy